

Nicolas Bouvier

Chronique
japonaise

récit

Editions 24 Heures

l'immortalité. Il laisse échapper l'occasion, choisit pour sa beauté la sœur cadette et gagne ainsi son droit à mourir. (Ainsi le Ciel a-t-il rejoint la Terre et voilà pourquoi les souverains du Japon, malgré leur ascendance illustre, meurent tout comme leurs sujets.)

Deux générations plus tard, Jimmu Tenno, le premier empereur de la lignée humaine, achève la conquête du Yamato et fonde l'Etat japonais. Très exactement (plutôt : très mythologiquement) le 11 février de l'an 660 avant notre ère.

Pendant longtemps, les Japonais honnêtement convaincus de l'excellence et de l'unicité de leur nature divine ne pourront considérer ceux qui viennent du dehors que comme « Diables étrangers ». Pendant longtemps, la réaction naturelle de l'étranger sera de ridiculiser ce pot-pourri de légendes nationales tenues pour incongrues, enfantines, absurdes ou indécentes. Au XVIII^e siècle, le voyageur allemand Kaempfer, s'étant renseigné du mieux qu'il pouvait sur les origines nationales, conclut « ... qu'en bref le système tout entier des dieux du shinto est un tissu si ridicule de fables monstrueuses et inacceptables que ceux-là mêmes dont l'affaire est de les étudier ont vergogne de révéler ces inepties à leurs propres sectateurs et encore bien plus aux bouddhistes ou aux membres de quelque autre religion ». Et je vous devine bien près de lui donner raison.

Question d'habitude et de latitude. Après tout, un Homme-Dieu né d'une Vierge dans une étable, réchauffé par un âne et un bœuf, et cloué sur deux poutres entre deux voleurs par la volonté d'un Père miséricordieux... Mettez-vous à la place du premier Japonais qui a entendu cette histoire pour nous si familière !

Kaempfer ajoute que dans cette mythologie il ne trouve « rien qui puisse satisfaire les questions des curieux relatives à

Quelques années plus tard, les Japonais envoient une autre

LA LANTERNE MAGIQUE

ambassade de huit lettrés, choisis avec un soin extrême pour leur caractère, leur zèle à l'étude... et surtout leur vertu, car la mer est mauvaise et on a cette idée très belle qu'un vaisseau chargé de « justes » a de meilleures chances d'arriver à bon port. On rêve aux contacts que l'Europe aurait pu établir avec l'Ancien et le Nouveau-Monde si les navigateurs du XVI^e siècle avaient été choisis ainsi. Il est vrai qu'ils ne s'en allaient pas pour apprendre mais pour piller.

Les premières généalogies impériales ont été établies au V^e siècle. On s'explique mieux maintenant pourquoi leurs rédacteurs ont reculé dans la nuit des temps les débuts de leur dynastie. Ils ont rempli des vides en accordant aux successeurs de l'empereur Jimmu une longévité de patriarches hébreux et en ajoutant ici ou là un souverain « intercalaire » dont le règne est en blanc. Peut-être par un besoin bien naturel d'adoucir le passage d'une « Auguste Eternité » à nos vies si docilement soumises à un signe de la variole ou à la prochaine tuile qu'un vent — divin — arrache au toit d'un temple. Mais c'est plus probablement pour ne pas avoir à rougir devant son aînée, la Chine, que cette culture, plus jeune que la nôtre, s'est octroyé quelques siècles de plus.

Une nation qui compte ses générations jusqu'au chaos originel ne peut admettre d'avoir été devancée.

cercueil. Le taux de suicides augmente et celui des usuriers aussi. Le commerce languit. Chez les plus pauvres l'*obâsan* (la grand-mère, qui s'en laisse moins conter) a déjà pris d'un pas traînant la direction du prêt sur gage, un balluchon sous le bras. Mauvaise époque.

Ota san, mon propriétaire, m'a rendu visite l'autre jour pour « s'enquérir de ma santé ». Façon délicate mais précise de rappeler que je lui dois un terme. Ses affaires laissent un peu à désirer et les hideux petits meubles de bureau qu'il fabrique ne se vendent guère en ce moment : qui pourrait coincer ses genoux sous une table et travailler dans cette fournaise ? Plus moi. Voilà déjà une paie que les magazines japonais ne m'achètent plus une ligne. En attendant que la chance tourne, je m'en tire avec soixante yens (un franc français) par jour : dix de blanchisserie (important), vingt-trois pour le bain public (indispensable), dix de pain, dix de lait et un œuf (pesé) à sept yens lorsque j'en trouve un suffisamment petit. Je roule mes cigarettes dans du papier avion avec un vieux fond de tabac de pipe et les colle au riz bouilli. Quand Ota san les a vues — on ne roule pas les cigarettes ici — il est parti d'un rire irrésistible, enfantin, délicieux. Avec son vieux visage plissé, ses chaussettes reprises, son complet qui « pochait » aux coudes, aux genoux, au derrière, ses dents jaunies et écartées, il avait l'air d'un bon lapin salace, un peu mité. Je lui en ai offert une qu'il a déposée comme une relique dans son portefeuille, et qu'il a sans doute montrée partout. Pas un mot au sujet du loyer. Dès ce jour le quartier a changé, il s'est ouvert, m'a laissé voir des faibles qu'il m'avait pudiquement cachés. On m'a raconté l'histoire des trois gendarmes que je connaissais déjà : un homme qui roule ses cigarettes peut bien comprendre un moment de colère. Il ne risque d'humilier personne. On s'est serré un peu pour me faire place. On peut bien pour un maigre. Pour les gros il faut trop se pousser.

représente comme des espèces de croquants hirsutes, d'une gaieté rugissante, ayant réponse à tout, ne respectant rien sinon la vie, tournant en bourrique Confucius, ses règles et ses courbettes.

Voici quelques *koan* classiques : « Quel est le son d'une seule main qui claque ? » Ou : « Où donc était votre moi avant votre naissance ? » Et enfin : « Quelle est la nature du Bouddha ? » A cette dernière question, on connaît plusieurs réponses classiques ; je vous en sou mets deux : une livre de lin blanc, une nouille pourrie. Vous voyez que les pères du zen chinois n'étaient ni victimes des catégories ni ligotés par un faux respect.

Au XIII^e et au XIV^e siècle, le zen s'est solidement installé dans le Japon militaire des Ashikaga. Il a enseigné à une société tragique et tenue en bride par des interdits et devoirs de toute sorte l'art de s'oublier dans l'action, de se rafraîchir, de se détendre. Il a pris un grand ascendant sur la caste des samouraïs, qui avait particulièrement besoin de ses recettes, mais semble avoir perdu à leur contact un peu de son sel et de sa fraîcheur native. Il a coiffé le confucianisme au lieu de le combattre, bref, il s'est japonisé et assagi. Trop peut-être. Il n'en a pas moins exercé dans tous les domaines de la culture — l'art des jardins, la cérémonie du thé, l'arrangement de fleurs, la poterie, la poésie, le théâtre Nô — une influence capitale, et fournit aujourd'hui encore à une société volontiers roide et compassée un condiment absolument nécessaire.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'Europe et les Etats-Unis ont à leur tour passé par un « zen-boom ». Engouement bien légitime, car une quantité d'artistes occidentaux faisaient déjà sans s'en douter une sorte de zen, comme Monsieur Jourdain de la prose, Catherine Mansfield, Cézanne, Henry Miller, Robert Desnos, Paul Eluard, qui a écrit : « Il y a un autre monde mais il est dans celui-ci », et beaucoup d'autres.

*Dites donc ! cet endroit m'a l'air fait avec des restes
avec les chutes d'autres paysages mieux foutus
mais ce qu'il a pour lui
ce qui me touche
ce qu'aucune indiscretion ne pourrait lui prendre
c'est ce solide habit normand de l'herbe
et là-dessus ces chevaux noirs
qui me font « oui » éperdument avec la tête
tous pleins d'espoir et de projets*

*A la fenêtre du wagon
où cent mille coudes avant les miens
ont fait briller ce bois comme de la soie
je pense à ma vie mal cousue et quand le cœur me manque
ces chevaux noirs, je les regarde
ancrés dans les prés comme de lourds navires
leur chevalinité m'est un bienfait.*

— Bonjour !

— Entrez donc !

— Est-il impossible de prendre votre photo ?

(Il est plus poli de poser la question à la négative, et plus la vie est maigre mieux cette politesse qui la meuble un peu se justifie.)

— Bien sûr que non !

(C'est-à-dire : faites donc, je vous en prie...)

Elle est venue à la lumière, sur le seuil de la porte, et j'ai fait un portrait genre «Salon américain». L'homme découpe ensuite une de ces algues en lanières fines comme du tabac à chiquer et m'en remplit les poches. C'est du *kombu*, que l'on mange ordinairement macéré dans le vinaigre et qui m'a l'air d'être l'unique ressource de ces villages. J'ai poursuivi ma route en mâchonnant cette espèce de cuir qui contient tous les goûts de la mer : sel, iode, la trace d'un banc d'anchois ou le sillage huileux d'un cargo. En le retournant sur la langue on a même l'impression d'y sentir la pulsation des marées et le poids de la lune. Cela m'a tenu lieu de déjeuner.

Village d'Erimo, midi

Tous les visages ici ont ce demi-rictus et cet air consumé que donne un vent continuel mais, dans la boutique du laitier, face à l'arrêt de l'autobus, j'ai vu une fille fardée comme à la scène qui bourrait un petit poêle russe avec de vieux cartons. Je suis allé m'asseoir près de ce fourneau qu'on n'éteint pas de toute l'année et elle m'a apporté du lait. Elle a les yeux d'un gris-violet que je n'ai jamais trouvé encore au Japon, et des mouvements d'une souplesse alarmante. Je la trouve vraiment belle dans ce genre brûlé qu'ils ont ici. Et que peut-elle bien faire dans ce coin perdu avec ce maquillage parfait et ces

— Tes noms sont tous différents, crie la plus grande de la troupe en comparant les feuilles.

Elle a une voix rauque et saute sur place dans la boue en découvrant des cuisses parfaites. Ils m'accompagnent au musée où ils entrent en coup de vent avec leurs galoches boueuses. Me tirent d'une vitrine à l'autre. « Voilà trois ours », et ils passent outre. A leur âge trois ours empaillés m'auraient tout de même retenu plus longtemps mais j'ai l'impression qu'ils viennent chaque jour et se trouvent ici chez eux. « Les enfants d'un crabe. » Ce sont de petits œufs brunâtres qui pèlent dans un flacon de formol. Puis ils me plantent là et retournent à leurs affaires. L'heure est matinale, les salles mal éclairées. C'est le genre de musée que j'aime, j'ai l'impression d'explorer le grenier d'un inventeur. Voilà :

— un tandem ordinaire verni en noir avec trois positions de pédales, daté 1911 ;

— une chaise à porteurs de daimyo en laque noire blasonnée de chrysanthèmes d'argent ;

— trois paradisiers du Pacifique Sud offerts par un colonel qui a fait sa guerre là-bas ;

— des traîneaux et des arbalètes aïnous dans lesquels il n'entre pas une pièce de fer ;

— la maquette en coupe d'une mine de potasse ;

— le livre de comptes, l'icône de voyage et le couteau à sept lames d'un négociant russe qui a péri voilà cent ans dans un naufrage au large de ces côtes.

Mais, surtout, des statues magiques en bois taillé d'une tribu Oroko de Sibérie qui est venue par Sakhaline s'installer ici, après la guerre, avec son *chaman*. Hautes comme la main. Le visage ovale et légèrement concave, le nez à peine esquissé et de petits yeux d'obsidienne qui vous suivent anxieusement où que vous alliez. Deux de ces figurines sont prises dans un nuage de copeaux détachés du socle, et ont absolument l'air

de chercher leur chemin à travers un blizzard. On sent un index invisible posé sur toutes les bouches, et ces poupées expriment si fort le silence, le froid, le grésil et la neige qu'on remonte instinctivement son col de veste. Du Klee boréal. J'ai bien envie de transporter toute la famille dans une meilleure lumière pour la photographier, et demande le conservateur. Le voilà, suivi à distance respectueuse par un disciple en blouse blanche. C'est un limpide vieillard à toupet blanc, qu'un enthousiasme continu fait trembler comme une feuille. S'incline, se relève, éclate de rire.

— Mes poupées vous ont déjà donné froid ! Photographier ? oui ! Dans mon bureau ? bon !

Il tarabuste les serrures des vitrines, tranche les attaches des statuettes comme si chaque seconde comptait, emporte une brassée de « dieux » sous son bras, en laisse tomber un qui se brise une jambe que l'assistant recolle placidement, et la légère boiterie qui lui en reste le rend plus énigmatique encore.

Nous posons les fétiches sur une vitrine couverte d'une housse blanche. La prise de vue a duré trois heures, pendant lesquelles le vieux n'a pas cessé de monologuer. Ce musée, c'est sa collection personnelle ; il a fait lui-même les frais du bâtiment, ses caves regorgent d'objets magnifiques, il y a soixante ans qu'il a quitté le Kansäi pour s'établir ici et devenir le parrain et le protecteur des Aïnous, puis des tribus Oroko et Giliak, qui se sont réfugiées ici quand les Russes ont repris le sud de Sakhaline. Il a voyagé en Mandchourie, en Mongolie-Intérieure et fait la Chine du Nord (à vélo) avant la Première Guerre mondiale ; toute l'Asie du Sud-Est dans les années trente ; il y a dix ans, l'Italie, la Grèce, la France, l'Égypte, le Liban ; un de ces jours voudrait bien visiter l'Afghanistan, la haute Bolivie, les Esquimaux de l'île du Cuivre. Il approche pourtant des quatre-vingts ans... Pas de

doute : son ami, le sorcier Oroko, doit lui prêter un balai volant. Monsieur Yonemura, je vous le recommande.

Je pense au Louvre, cette tombe. Je me dis que tous les musées devraient être comme celui-ci : branchés directement sur les artères d'un vieil homme qui a un droit sur les objets, les manipule et les aime, les fait briller au « tripoli » et, si par malchance ils s'écorniflent un peu, un factotum doué les répare si bien qu'ils sont plus beaux qu'avant. Ces musées-là — on les trouve en province — sont les seuls à procurer des instants d'enchantement véritable, les seuls où subsiste une chance de découvrir, entre les zibelines empaillées et le bouclier bantou, un stradivarius authentique, ou alors des enseignes, ex voto, pots à pharmacie qui vous sont si personnellement destinés qu'ils transformeraient le plus honnête homme en voleur. Les seuls encore où, grâce au génie et au désordre, le passé n'est pas arbitrairement coupé du présent. Prenez le Musée Greuze à Tournus : il y a au bas de l'escalier un pot en grès à motifs bleus qui a bien deux cents ans. On se demande si Greuze y broyait ses couleurs, on regarde : non, cela appartient au concierge qui y met macérer des cerises dans de la fine.

Les photos enfin terminées, le conservateur s'approche de la vitrine.

— Vous avez vu ce qu'il y a là-dessous ?

Il saisit la housse par un coin et tire d'un coup sec en saluant comme un prestidigitateur. Son toupet blanc décrit un demi-cercle. Dessous, c'est un squelette humain complet installé sur un fond de sable dans une posture pensive et langoureuse, tel qu'on l'a trouvé près d'ici en fouillant un tumulus. Dans les orbites, la mâchoire, le scrotum, entre humérus et tibias, des oursins et des coquillages de couleur sont joliment disposés.

— Vous voyez ! l'attitude du corps : tout à fait fidèle !

- Bon, mais les coquillages ?
- Les coquillages, c'était pour m'amuser.
- Une question encore : ce beau tandem dans la première vitrine, daté 1911 ?
- C'est le mien !

toujours un petit quelque chose de plus. J'aime d'ailleurs beaucoup ces natures qui ne font pas de musique symphonique mais ne connaissent que quelques notes et les répètent inlassablement. Dans ce peu qui me ressemble je me sens chez moi, je m'y retrouve, j'ai enfin le sentiment de comprendre ce que l'on cherche à me dire.

En outre cette gare vient de m'en rappeler une autre dans le canton de Vaud (Suisse) où, à six ou sept ans, j'ai souvent somnolé, jambes ballantes et le nez dans mes moufles en attendant le train du lait. Enfin ! me direz-vous, ce ciel polaire et bas, cette mer étale, cette absence, ces corbeaux, pourquoi le canton de Vaud ? C'est la lumière de cette lampe opaline à contrepoids accrochée trop haut au-dessus de la table, la façon dont les paquets bruns fortement ficelés s'entassent derrière le guichet, le bruit de cette grosse pendule ronde dont les secondes sont larges comme le doigt, bref, de ces riens qui s'agencent et conspirent pour former un climat. Car ce n'est pas par l'identité des choses elles-mêmes, mais par les rapports qui s'établissent secrètement entre ces choses que des lieux qui n'auraient rien en commun entrent soudain en résonance dans une logique hallucinée et entièrement nouvelle...

Quatre hommes en bonnet de fourrure aux profils effacés par le vent viennent d'entrer dans la salle d'attente et lisent dans cette lumière de cassonade — c'est une éolienne qui fournit le courant — des manuels sur la réparation des treuils ou le sciage en long. C'est exactement ainsi que j'imaginai le « Nord » (traîneaux indigènes, pemmican) en lisant la description du Hokkaido dans le *Journal des Voyages*, année 1894, un fort volume vert bouteille aux pages tout effrangées prêté (il s'appelle « reviens ») par l'aiguilleur de la gare d'Allaman où j'attendais le train du lait. Boilles, halo des lampadaires, scarlatine, menues danseuses en tutu de l'automate à musique. Six ou sept ans...